

## Bulletin d'histoire politique

# D'une ethnie à une nation ? Les trois moments de l'identité cornouaillaise moderne

Bernard Deacon



Volume 21, numéro 1, automne 2012

Les nationalismes celtes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1011696ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1011696ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique  
VLB éditeur

### ISSN

1201-0421 (imprimé)  
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Deacon, B. (2012). D'une ethnie à une nation ? Les trois moments de l'identité cornouaillaise moderne. *Bulletin d'histoire politique*, 21(1), 57–70.  
<https://doi.org/10.7202/1011696ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## D'une ethnie à une nation ? Les trois moments de l'identité cornouaillaise moderne

BERNARD DEACON  
*Institute of Cornish Studies*  
*University of Exeter's Cornwall Campus*

Si le nationalisme cornouaillais est un spectre qui hante les Cornouailles depuis plus d'un siècle, il ne mérite pas plus qu'une simple note de bas de page pour la plupart des historiens anglais. Selon eux, le passé des Cornouailles ne peut être interprété que dans la perspective de l'intégration à l'Angleterre. Conquises par les Anglais avant l'arrivée de Guillaume de Normandie en 1066, les Cornouailles ont été intégrées avec une relative facilité dans l'État anglais. Des historiens tels que John Morrill affirme carrément que l'histoire des Cornouailles n'est qu'un aspect de l'histoire anglaise<sup>1</sup>. Lorsque les tenants de ce discours sont confrontés à des affirmations de l'identité cornouaillaise, disons la « cornicité » (*cornishness*), ils demeurent perplexes. Dans les années 1980, à la lecture de « *Cornish* » dans la colonne réservée à la nationalité dans le registre d'un hôtel, Bernard Crick ne pouvait y voir là que l'œuvre d'un plaisantin ou d'un fou<sup>2</sup>. Pour les historiens anglais donc, les Cornouailles sont « *too insignificant to figure... in its dazzling image of greatness and global reach*<sup>3</sup> ». Récemment, cependant, cette attitude condescendante a été tempérée. Bryan Ward-Perkins s'est demandé pourquoi les « *Cornwall remains the one part of England where not all indigenous inhabitants automatically describe themselves as English*<sup>4</sup> ». Christopher Bryant reconnaît aussi les « *peculiarities of the Cornish*<sup>5</sup> ». Pourtant les universitaires peinent à sortir des paradigmes spatiaux dominants. Les Cornouailles et la cornicité sont perçues soit comme une version à petite échelle des nationalismes écossais et gallois soit comme un exemple de localisme anglais.

Par contre, la cornicité est mieux comprise quand on adopte une perspective ethniciste. Anthony Smith définit une ethnie comme un groupe qui possède un nom « *with common ancestry myths and shared historical memories, elements of a shared culture, a link with a historic territory, and*

*some measure of solidarity, at least among the elites*<sup>6</sup> ». Les Cornouaillais correspondent à tous ces critères de groupe depuis le XVII<sup>e</sup> siècle sinon plus tôt<sup>7</sup>. Cependant, l'ethnicité et la nationalité ne sont pas la même chose. Pour les modernistes, les nations sont le résultat de l'industrialisation, de l'alphabétisation de masse ou de l'essor d'un état bureaucratique. Pour les « pérennialistes » les nations ou du moins certains éléments associés aux nations et au nationalisme sont déjà présents avant la modernité<sup>8</sup>. Que les ethnies soient d'origine moderne ou ancienne, il n'en demeure pas moins que le moment et les circonstances de leur transformation en nation demeurent flous. Les ethnies peuvent posséder un « sens de la continuité » pendant des générations, voire des siècles, mais elles changent également avec le temps, en fonction des forces historiques à l'œuvre. Dans ce mélange de continuités et de changements, certaines ethnies revendiquent leur statut de nation<sup>9</sup>. Dans le présent article, je démontre comment, au cours des deux derniers siècles, l'ethnie cornouaillaise est progressivement passée d'une identité associée à une composante de l'identité anglaise à une identité qui est consciemment non anglaise. Ce changement de paradigme identitaire a été encouragé en partie par un mouvement nationaliste explicite même si celui-ci n'a pas encore été en mesure de transformer sans équivoque l'ethnie en nation.

Krishan Kumar observe un « moment of Englishness » (moment d'anglicité) à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les Anglais ont commencé à enquêter sur leur identité nationale au moment où leurs entreprises impérialistes périllicitaient<sup>10</sup>. Ce moment d'*anglicité* était également un moment de *non-anglicité*, car les peuples qui partageaient l'île avec les Anglais réaffirmaient aussi leur identité. On peut aussi parler d'un moment de « cornicitude », puisqu'on observe, à ce moment, quelques intellectuels cornouaillais examinant consciemment leur vocation nationale, un examen qui a mené à une entreprise de régénération morale au début du XX<sup>e</sup> siècle, une caractéristique typique de l'apparition des nations<sup>11</sup>. Cependant, nous pouvons établir d'autres moments de cornicitude qui représentent des moments charnières dans la généalogie de la construction de l'identité cornouaillaise et de son récit. Le moment de cornicitude de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle n'est donc ni le premier ni le dernier. J'en identifie trois. Le premier a connu son apogée entre les années 1820 et 1850 et le troisième s'est produit entre les années 1950 et 1980. Chacun de ces moments a été précédé par une période de changements structurels préfigurant les changements discursifs opérés durant ces temps forts de la cornicitude.

### **Le premier « moment de cornicitude »**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, alors que la Grande-Bretagne s'industrialisait, les classes moyennes étaient activement à la recherche des particularités de leur

communauté. Pendant que les bourgs se développaient en grandes villes et que l'industrialisation transformait le paysage, des archéologues et des historiens amateurs cherchaient des certitudes dans l'étude du passé au moment où la modernité transformait leur présent. Leur communauté devait être intéressante et particulière; elle devait également être différente des autres. Aux Cornouailles, les historiens amateurs ont déterré un passé qui laissait suggérer la présence d'une nation.

Herman Merivale, avocat et professeur d'université qui travaillait dans les Cornouailles dans les années 1840 a noté que les Cornouaillais étaient « *considerably self-opinionated*<sup>12</sup> ». À la même époque, Wilkie Collins a écrit « *a man speaks of himself as Cornish in much the same way as a Welshman speaks of himself as Welsh*<sup>13</sup> ». Ces indices d'une identité cornouaillaise, profondément ancrée dans la population, était déjà présente dans les années 1840<sup>14</sup>.

Dans cette recherche de la différence, l'identité cornouaillaise va favoriser la production d'une histoire ethnique, une contre-histoire qui possède ses mythes fondateurs et ses âges d'or<sup>15</sup>. Les principaux auteurs de l'histoire ethnique cornouaillaise sont deux prêtres anglicans, William Borlase (1769) et Richard Polwhele (1800). Leurs travaux ont été poursuivis par le penseur méthodiste Samuel Drew dans les années 1820. Pour Borlase des « Cornu-Britons », en conflit avec les « Saxons », ont fui vers le Pays de Galles, les Cornouailles et la Bretagne<sup>16</sup>. Drew considère la défaite des Cornouaillais au IX<sup>e</sup> siècle et leur incorporation plus tard dans le royaume de Wessex comme « *the era of the first subjugation of the Cornish by the English*<sup>17</sup> ». Les pères de l'histoire cornouaillaise avaient ainsi développé un mythe fondateur qui unissait les Cornouaillais et une frontière ethnique entre les Cornouaillais et les Anglais, sans pour autant avoir réussi à étouffer un récit populaire dans lequel les Cornouaillais étaient des Anglais. Ce récit mythique, qui révélait la période de l'âge d'or de l'indépendance des Cornouailles quelque 900 ans auparavant, était repris par les historiens et archéologues locaux et, plus tard, il le sera par les nationalistes.

Au même moment, l'intelligentsia cornouaillaise, formée de journalistes, médecins, avocats, banquiers et marchands s'intéressait à l'identité cornouaillaise. De plus en plus nombreux, ces professionnels, qui habitaient les petites villes dynamiques des régions industrielles des Cornouailles, étaient fiers de la place occupée par les Cornouailles dans la « civilisation industrielle ». Dans leur quête, ils n'étaient pas seulement à la recherche de traces d'un passé lointain ni de représentations romantiques de celui-ci, mais aussi d'artéfacts témoignant de la croissance dynamique de l'industrie métallurgique depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans les années 1850, le poète John Harris décrivait les Cornouailles comme un « paysage affamé », traversé par des « locomotives hurlantes » et des « tiges de

pompage», et peuplé d'une «forêt de machines à vapeur» dont le tout créait «*an astonishing maze of machinery and motion*»<sup>18</sup>. Les visiteurs étaient autant impressionnés par ce «paysage de feu» que le seront les générations futures devant les paysages côtiers des Cornouailles<sup>19</sup>. Les Cornouailles avaient été au XVIII<sup>e</sup> siècle l'une des premières régions industrielles de l'Europe<sup>20</sup>. L'industrialisation avait créé des nouveaux symboles de différence et une classe moyenne qui était intensément fière du rôle avant-gardiste des Cornouailles dans le développement de la machine à vapeur au début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'industrialisation précoce avait lié des éléments radicalement nouveaux à la «tradition» rassurante, bonifiant ainsi la différence cornouaillaise.

Ces conditions nouvelles multipliaient les symboles potentiels pour forger une identité cornouaillaise. Un développement industriel distinct, une ethnohistoire, construite par les historiens amateurs, et une conscience populaire fortement influencée par les modes de vie communs associés au travail et à la religion ont façonné la forte conscience de groupe observée par Merivale dans les années 1840. L'identité cornouaillaise, transmise de la noblesse cléricale du XVIII<sup>e</sup> siècle aux classes moyennes et aux classes ouvrières du XIX<sup>e</sup> siècle, était devenue claire et explicite.

Mais dans ce premier moment de cornicitude, cette identité n'était pas encore une identité nationale. Les classes moyennes cornouaillaises ne ressemblaient pas à cette classe désabusée, selon Gellner, qui s'est tournée vers le nationalisme comme moyen de modernisation<sup>21</sup>. Ici, il est question d'une classe moyenne qui prospérait à l'intérieur de l'état britannique. En effet, les Cornouailles, dans cette phase de développement industriel, n'affichaient pas les caractéristiques d'une région périphérique, puisqu'elles étaient moins dépendantes économiquement et politiquement de Londres qu'aux siècles précédents et même qu'aujourd'hui. D'ailleurs, pour de nombreux contemporains, l'industrialisation des Cornouailles marquait la fin des modes de vie traditionnels. Après la mort du dernier locuteur cornique, vers 1800, les intellectuels s'empressèrent de sauvegarder ce qui restait de l'ancienne langue, même s'ils accueillaient en même temps le fait que les Cornouaillais avaient adopté l'anglais, une langue qu'ils jugeaient mieux adaptée au rythme d'une société commerciale. Dans les années 1840 et 1850, les Cornouaillais se considéraient comme «différents», mais pas encore celtes. Pour cela, il faudra attendre au deuxième moment de cornicitude.

## **Le deuxième «moment du cornicitude»**

La survie du cornique jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle avait assuré aux Cornouailles une place dans la famille des langues celtiques établie par Edward Lhuys vers 1700. Dans les années 1760, William Borlase considérait lui

aussi les Cornouaillais comme celtes. Un siècle plus tard, Meriville dépeignait les Cornouaillais comme « *strongly characterised Celtic people*<sup>22</sup> ». Trois ans plus tard, le président de la *Royal Institution of Cornwall*, principale institution littéraire de la région, abondait dans le même sens lorsqu'il répondit à une lettre d'une société archéologique du Pays de Galles: « *We are here at the utmost verge of the Celtic system; we want to connect our local antiquities with the antiquities of other Celtic tribes*<sup>23</sup> ». Dans les années 1860 le prêtre anglican de Newlyn affirmait aussi que les Cornouaillais étaient pour la plupart celtes, une « race » différente des saxons<sup>24</sup>. Cette idée n'était pas acceptée par tous, puisque d'autres récits sur l'origine des Cornouaillais étaient populaires à cette époque. Pour certains, ils étaient des descendants d'Espagnols, pour d'autres de Phéniciens. Ces croyances ont perduré jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, même plus tard. Cependant, le deuxième moment de cornicitude est celui de l'affirmation de l'origine celte des Cornouaillais, moment important pour une renaissance nationaliste.

Cette affirmation identitaire fut possible en raison de changements structurels qui, selon certains, ont profondément transformé les Cornouailles et leur identité<sup>25</sup>. Vers la fin des années 1860, la chute soudaine du prix du cuivre a provoqué l'effondrement de son exploitation. L'extraction du cuivre représentait l'activité principale du développement industriel des Cornouailles. De son côté, l'exploitation de l'étain, qui a survécu bien après 1870, a connu un parcours jalonné de courts booms et de récessions prolongées jusqu'à la fermeture de la dernière mine en 1999. L'exploitation du cuivre et de l'étain, au cœur de l'identité cornouaillaise, avait favorisé le développement de la confiance affichée dans la région au cours du premier moment de cornicitude au début XIX<sup>e</sup> siècle. Les difficultés économiques, provoquant du même coup la diminution de l'influence de la région, ont fait disparaître des symboles centraux de la représentation que les Cornouaillais avaient d'eux-mêmes.

Pour certains, ces difficultés ont exposé les Cornouailles aux représentations externes. Pour Jane Corey un « vide sémantique » est apparu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. Impuissants à se défendre, les Cornouaillais ne pouvaient pas lutter contre les représentations romantiques des Cornouailles en tant que périphérie celte véhiculées par les Anglais<sup>27</sup>. Même si ces représentations romantiques sont devenues courantes à partir des années 1880, cette interprétation passe sous silence le rôle joué par les intellectuels cornouaillais dans la sélection et l'adaptation de ces représentations. En outre, cette interprétation ne dépeint pas correctement l'image que les Anglais se faisaient des Cornouailles. Pour eux, ce n'était pas une région celte, mais une relique du monde préindustriel, par contraste à l'Angleterre industrielle et urbanisée, et un rappel vivant que leur civilisation fut autrefois primitive, pure et naturelle.

De telles représentations montrent que, même si elles sont considérées comme celtes, les Cornouailles sont perçues comme une facette de l'identité anglaise, puisqu'elles étaient ainsi reléguées, malgré leurs différences, au statut de comté, comme tous les autres comtés anglais. Le premier moment de cornicité avait produit parmi la population des Cornouailles un sentiment de différence et une identité distincte. En conséquence, vers 1880 les Cornouaillais étaient interpellés régulièrement dans les journaux, par des politiciens, à l'église, en tant que cornouaillais et non anglais. Mais cette identification avait ses limites et ses frontières discursives qui circonscrivaient ses pouvoirs.

La campagne menée entre les années 1881 et 1883 pour la fermeture des pubs le dimanche aux Cornouailles l'a bien illustré. Même si les Cornouailles étaient, depuis 1840, à l'avant-garde des mouvements pour la prohibition, la campagne menée au début des années 1880 comportait une autre dimension politique. Elle n'aurait pas eu lieu sans la ratification du *Welsh Sunday Closing Act* en 1881. Les militants d'un projet de loi similaire pour les Cornouailles exploitèrent rapidement les origines communes entre eux et les Gallois. William C. Borlase, député de la Cornouailles-Est et descendant de l'historien William Borlase, affirmait que le peuple cornouaillais faisait partie de ce peuple ancien et avait du sang celte<sup>28</sup>. D'autres personnes exigeaient l'égalité avec les «royaumes sœurs» de l'Écosse et de l'Irlande et avec «la principauté» du Pays de Galles, et se demandaient «*Why should we not attempt similar legislation for the Duchy of Cornwall*»<sup>29</sup>. Cette rhétorique contrastait nettement avec les campagnes pour un veto par comté menées dans le Durham et le Northumberland dans le nord de l'Angleterre, puisque ces dernières visaient à établir une législation nationale, c'est-à-dire anglaise.

Pourtant, la campagne cornouaillaise a échoué à cause du discours qui présentait les Cornouailles comme un comté anglais. Dès le dépôt du projet de loi, il fut attaqué par ses adversaires qui se demandaient pourquoi les Cornouailles auraient droit à un projet de loi spécial contrairement aux autres régions de l'Angleterre<sup>30</sup>. Pour eux, ce projet, qui témoignait d'un réel esprit de clocher, conduirait à l'isolement des Cornouailles du reste de l'Angleterre<sup>31</sup>. Même ceux qui défendaient le projet en invoquant les principes d'égalité avec le Pays de Galles et l'Écosse n'allaient pas jusqu'à dire que les Cornouailles ne faisaient pas partie de l'Angleterre, «*the Cornish people were very happy to be united to England, and they did not wish for Home Rule*»<sup>32</sup>. Ce fut le talon d'Achille de cette campagne. Malgré une pétition contenant plus de 120 000 signatures (plus du tiers de la population totale) le projet a été battu au Parlement. Les Celtes cornouaillais n'étaient pas comme les Irlandais, ils ne représentaient aucune menace<sup>33</sup>. Les Anglais les considéraient comme «primitifs» et leur terre comme un endroit de reliques druidiques et de légendes pittoresques. L'image romantique que

les Cornouailles évoquaient aux Anglais n'était pas celle d'un peuple luttant pour l'autodétermination politique.

Bien que le discours régionaliste cornouaillais s'est construit dans une perspective anglaise, ce deuxième moment de cornicitude a produit, après 1900, un mouvement de renouveau culturel. En tant que « Celtes », les intellectuels cornouaillais, qui voulaient se libérer du discours condescendant de l'Angleterre métropolitaine et qui étaient à la recherche de modèles, se sont tournés vers le renouveau gaélique en Irlande et politique au Pays de Galles de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En Irlande, comme au Pays de Galles, la langue était au cœur du renouveau national. Depuis 1820, les partisans du renouveau rassemblaient et éditaient des documents en cornique; et, à partir des années 1870, il y eut des tentatives de normaliser l'orthographe et de produire des manuels d'enseignement. Ces efforts ont mené à la publication du *Handbook of the Cornish Language*, de Henry Jenner en 1904. Dans cette vague de celtitude, les partisans du renouveau, s'appuyant sur les travaux d'archéologie linguistique en cours de Jenner et sur l'aide de l'éphémère Cornish Celtic Society, faisaient campagne pour que les Cornouailles soient admises dans le Congrès celtique. Après quelques tentatives infructueuses, les Cornouailles y furent admises en 1902.

La désindustrialisation plongea les masses populaires cornouaillaises dans la nostalgie et provoqua une paralysie culturelle et politique. Leur repère identitaire changea de cadre spatial. En raison des grandes vagues migratoires du XIX<sup>e</sup> siècle, provoquées par les difficultés économiques de l'industrie extractive, elles tournèrent leur regard vers le Nouveau Monde. Un nouveau mythe identitaire était né: celui d'une migration héroïque du peuple cornouaillais. De leur côté, les classes moyennes et la noblesse se sont tournées vers le passé. Le XVII<sup>e</sup> siècle allait devenir leur nouveau repère identitaire. Le renouveau proposé par les classes moyennes et la noblesse était empreint d'un légitimisme conservateur qui puisait ses racines dans le Toryisme des classes terriennes qui dominaient au XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>. Ce régionalisme conservateur était similaire au carlisme espagnol et, à bien des égards, pouvait être associé à la lutte menée par les unionistes d'Irlande du Nord pour défendre leur identité britannique<sup>35</sup>. Ce renouveau, marqué par l'hyperloyalisme et le conservatisme, rejetait la modernité en faveur d'une civilisation médiévale idéalisée et défendait farouchement les droits régionaux traditionnels contre le centralisme. Jenner lui-même fut impliqué dans un trafic d'armes avec les Carlismes en 1899<sup>36</sup>.

La paralysie culturelle du deuxième moment de cornicitude a donné lieu à un renouveau passéiste teinté de romantisme. Bien que dans les années 1920 il y eût une tentative d'établir un mouvement *Old Cornwall* pour associer renouveau celtique et le cornique à l'histoire locale et un intérêt populaire pour le dialecte anglo-cornouaillais (dialecte anglais), la



conformité de la culture cornouaillaise de l'époque a étouffé ces mouvements. En même temps, le mouvement pour le renouveau de la langue a pris une tournure désastreuse vers une esthétique médiévale en adoptant le cornique écrit du XIV<sup>e</sup> siècle comme standard, condamnant ainsi le cornique à perdre toute pertinence dans le présent. Tandis que les partisans du renouveau s'enfermèrent dans une forteresse culturelle coupée de la réalité de leur quotidien, l'identité culturelle régionaliste plus populiste, dont la fierté avait été fortement diminuée par le déclin de l'économie minière, était assujettie au processus de méconnaissance décrit par Bourdieu<sup>37</sup>. Des décennies de stéréotypes négatifs sur la culture du groupe minoritaire et la dégradation constante de son capital culturel ont provoqué un sentiment d'humiliation intériorisée par les membres de ce groupe. Abandonnés par les grands intellectuels cornouaillais qui n'avaient que d'intérêt pour le passé médiéval et qui étaient désespérés par une culture ouvrière qui se réfugiait dans la sûreté d'une identité locale peu exigeante, certains des intellectuels tels que l'historien A. L. Rowse ont ouvertement renié leur origine cornouaillaise pour adopter fièrement l'identité anglaise<sup>38</sup>. Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'ethnie cornouaillaise semblait avoir abandonné et accepté son incorporation à l'Angleterre. Cependant, la tournure des événements a favorisé l'émergence d'un troisième moment de cornicité dans les années 1960 et 1970. Ce moment sera caractérisé par le regain d'un sentiment de fierté en raison d'une revalorisation de l'appartenance au peuple cornouaillais.

### **Le troisième « moment de cornicité »**

C'est durant cette période que va se développer un mouvement nationaliste cornouaillais semblable à ceux développés au Pays de Galles, en Écosse et en Bretagne au cours de l'entre-deux-guerres. Cependant, l'agitation nationaliste n'était qu'un des éléments, probablement le moins important, qui ont amené des changements qualitatifs apportés à l'identité cornouaillaise après 1960. Le mouvement Mebyon Kernow (MK) a vu le jour au cours de la décennie suivant la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ce mouvement politique réclame pour les Cornouailles une autonomie interne à l'intérieur d'un Royaume-Uni fédéral<sup>39</sup>. Cette formation est demeurée un petit groupe de pression jusqu'à la fin des années 1960, concentrant ses efforts dans le domaine culturel en inventant et diffusant des symboles nationaux, tels que le drapeau noir et blanc de Saint Piran et le kilt cornouaillais, et en faisant la promotion de l'enseignement en cornique. Bien que le MK ait changé d'orientation au fil des années, ses principales sphères d'activité sont demeurées culturelles, comme certaines organisations d'avant-guerre telles que Tyr ha Tavas (Terre et Langue), un groupe de pression établi en 1932. Le MK est demeuré prisonnier d'une

sous-culture marginale qui existait parallèlement, mais socialement éloigné, à une identité cornouaillaise populaire de masse. Cette identité a été façonnée à la fin des années 1940 et des années 1950 par les fruits du boom économique de l'après-guerre et les avantages de l'État providence. À bien des égards, malgré l'apparition d'un mouvement nationaliste, les années 1950 donnaient l'impression que l'assimilation des Cornouailles à la Grande-Bretagne était inévitable. Et puisque le discours spatial dominant présentait toujours les Cornouailles comme un comté anglais, l'assimilation se faisait selon les termes de l'Angleterre.

Mais les changements structureaux survenus dans la société britannique d'après-guerre ont également favorisé l'éclosion d'une nouvelle assurance cornouaillaise. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Cornouailles ont connu une forte croissance de leur population. Après une longue période de stagnation, la population des Cornouailles s'est accrue de 20 % durant la guerre. Bien qu'une grande partie des migrants ait quitté la région après la guerre, le profil changeant de la population semblait, selon certains intellectuels de la classe moyenne, mettre en danger les traditions cornouaillaises. Les membres de cette classe ont connu à partir de la fin des années 1940 une concurrence de plus en plus féroce sur le marché du travail. Les emplois professionnels dans le secteur public (enseignement, santé et gouvernement local) se sont multipliés en raison de l'accroissement des services offerts par l'État providence, mais en même temps la compétition pour ces emplois était nationale. Le développement d'une classe moyenne issue du secteur public, confrontée à une concurrence plus vive sur le marché du travail, combinée aux menaces aux modes de vie cornouaillais par la modernité, créait les conditions structurelles favorables au développement d'un mouvement nationaliste comme l'ont observé les spécialistes des mouvements nationaux ailleurs dans le monde.

Pendant les inquiétudes de cette classe moyenne craintive avaient peu d'impacts sur la culture cornouaillaise populaire. Deux facteurs en limitaient les effets. La pression démographique s'est atténuée après la guerre et l'impact de l'immigration de retraités était largement contrebalancé par l'émigration plus importante des Cornouaillais à la recherche d'un travail. En conséquence, l'accroissement de la population fut de courte durée. La décroissance de la population des Cornouailles reprit le rythme observé durant l'entre-deux-guerres. Culturellement, le renouveau, prisonnier de son héritage médiéval et légitimiste, et teinté d'un romantisme arthurien, n'avait aucun attrait pour la classe ouvrière cornouaillaise qui goûtait aux plaisirs de la société de consommation.

Toutefois, cette situation n'était qu'un interlude, un point d'équilibre provisoire avant l'arrivée des changements sociaux intensifs des années 1960 qui ont mis en place des conditions plus favorables à un renouveau

nationaliste et encouragé le MK à présenter des candidats aux élections<sup>40</sup>. Dès les années 1950, on pouvait percevoir ces changements en raison du développement d'un tourisme de masse rendu possible par l'augmentation des revenus des ouvriers qualifiés du sud-est de l'Angleterre. Ceux-ci prirent l'habitude de se déplacer davantage et sur de plus longues distances lorsqu'ils prenaient leurs vacances. De nombreux touristes allaient devenir de futurs résidents des Cornouailles. Charmés par leurs souvenirs de vacances, plusieurs vacanciers décidèrent de s'y établir. Durant les années 1960, le déclin démographique n'était plus qu'un souvenir du passé, en raison d'une immigration importante et soutenue en provenance majoritairement des banlieues du sud-est de l'Angleterre. Cette fois-ci, la croissance démographique ne fut pas de courte durée. Depuis les années 1960, la population des Cornouailles augmente en moyenne de 10 % par décennie. Elle est passée de 360 000 en 1961 à 540 000 en 2010.

Cette migration relativement importante allait produire des tensions ethniques. Pour plusieurs, les nouveaux arrivants menaçaient le mode de vie réconfortant associé à la cornicitude du temps de la « paralysie culturelle ». Ce ne fut donc pas par hasard que le MK fut propulsé au-devant de la scène en 1966-1968 lorsqu'il s'opposa avec vigueur au projet de transferts planifiés de population en provenance de Londres. Ces transferts de population devaient suivre les investissements proposés par le gouvernement pour la construction de logements sociaux et la réalisation de projets industriels dans plusieurs villes cornouaillaises. Le succès de MK, qui a forcé le gouvernement à abandonner la majorité des projets, s'est avéré être une victoire à la Pyrrhus. Au début des années 1970, les militants nationalistes se sont rendu compte que, en dépit de l'arrêt de la migration planifiée d'ouvriers, la migration non planifiée des classes moyennes se poursuivait et prenait de l'ampleur. À partir de ce moment, l'intelligentsia nationaliste tenait un discours du désespoir dans lequel elle déplorait la disparition des Cornouailles historiques et s'inquiétait pour l'avenir du peuple cornouaillais<sup>41</sup>.

Pendant ce temps, le reste de la population cornouaillaise semblait indifférente, mais pas inactive. Durant les années 1970 et 1980, les Cornouaillais se sont lancés dans une recherche frénétique de leurs racines familiales. Ces recherches généalogiques avaient pour fonction d'associer leur histoire familiale à celle des Cornouailles et d'affirmer leurs différences avec les nouveaux arrivants. Ce désir d'appartenance survenait à un moment où les Cornouaillais voyaient leur monde se transformer profondément. Ils n'avaient pas quitté les Cornouailles, pourtant leur paysage social familier se métamorphosait rapidement de façon imprévisible et méconnaissable. Pris dans ce maelstrom vertigineux les Cornouaillais trouvaient réconfort dans leur histoire familiale. Il ne fallait qu'un petit

pas pour trouver réconfort dans l'histoire des Cornouailles, un autre pour remplacer les différences matérielles qui disparaissaient entre eux et les nouveaux arrivants par des différences symboliques. À partir des années 1970, en se tournant vers leur histoire, certains d'entre eux redécouvrirent le « passé utilisable » créé par les pères de l'histoire cornouaillaise du XIX<sup>e</sup> siècle et les partisans du renouveau celtique.

Seuls certains symboles ont été retenus dans cette quête du passé. Des inventions du renouveau celtique telles que le Gorseth cornouaillais (établi en 1928), qui puise ses racines dans les rituels et les cérémonies des élites légitimistes anglo-cornouaillaises ont été ignorées, alors que d'autres, comme le drapeau de Saint Piran et le tartan noir et or, ont été adoptés comme emblèmes des Cornouailles. Cette nouvelle fierté a été spectaculairement démontrée à la fin des années 1990 lorsque plus de 40 000 cornouaillais ont fait le voyage à Londres pour soutenir leur équipe de rugby qui avait atteint pour la seconde fois la finale du Championnat des comtés. Cette fois, contrairement à 1908, les partisans étaient ornés de symboles celtes. Toutes ces manifestations démontrent l'arrivée dans les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle d'une nouvelle cornicité, qui se vit au quotidien et de façon plus explicite.

Dans le plébiscite quotidien sur l'identité aux Cornouailles les symboles de cornicité sont maintenant visibles en permanence dans ce paysage « re-cornicisé », comme le drapeau national et les panneaux routiers bilingues où une version revitalisée du cornique médiéval partage l'espace avec l'anglais. Dans ce troisième moment de cornicité, une culture cornouaillaise populaire, dont l'origine remonte à la période industrielle, a fusionné avec les représentations celtes léguées par le deuxième moment de cornicité<sup>42</sup> pour produire une identité plus affirmée. Cette nouvelle réalité est illustrée par le fait que lorsque la population des Cornouailles est appelée à définir son identité, plus d'un tiers des répondants se considèrent comme cornouaillais plutôt que comme anglais<sup>43</sup>. En tenant compte de la proportion élevée de la population venant de l'extérieur, ceci semble indiquer qu'une identité, qui s'inscrivait dans le cadre de l'anglicité, a fait place à une identité qui s'y oppose.

Mais peut-on parler d'identité nationale? Un renouveau culturel, certains diraient une renaissance, c'est en effet produit depuis les années 1960. Pourtant le MK n'a jamais réussi à s'imposer sur la scène électorale alors qu'il est fermement établi depuis plusieurs années dans le paysage politique cornouaillais. Ses appuis dépassent rarement 2 % aux élections britanniques. Il a enregistré son meilleur score lors des élections européennes de 2009 avec 6 % des voix. Cette même année, il a remporté trois de 123 sièges du conseil régional (Cornwall Council). De plus, la campagne menée en 2000 pour l'obtention d'une assemblée régionale, faisant directement appel à un régionalisme cornouaillais, a échoué, malgré l'appui

de 50 000 signataires, pour les mêmes raisons que la campagne pour la fermeture le dimanche des pubs en 1882. Les demandes pour que les Cornouailles obtiennent un « statut spécial » en Angleterre se heurtent à la représentation géographique du territoire national défendue par les Anglais et l'élite cornouaillaise. Cette représentation, où les Cornouailles sont considérées comme un simple comté anglais, sert les intérêts de ceux qui s'opposent aux campagnes menées pour défendre et mettre en valeur l'identité cornouaillaise.

Quelques nationalistes s'en rendent compte. Une nouvelle génération d'historiens cornouaillais, plus confiants et plus agressifs, s'est manifestée dans les années 1990. Ces historiens interprètent le passé des Cornouailles dans une perspective d'agression et d'oppression coloniale<sup>44</sup>. Leurs écrits séduisent quelques courants nationalistes minoritaires et pourraient même être considérés comme un exemple de la phase finale du nationalisme proposé par Liah Greenfield. Dans cette phase, les valeurs traditionnelles du nationalisme d'origine sont réinterprétées et remplacées<sup>45</sup>. Même si la vision élitiste du deuxième moment de cornicitude qui défendait l'ordre établi a été rejetée, les nouveaux nationalistes n'ont pas été en mesure de défaire l'engouement historique des Cornouailles pour la monarchie anglaise, comme le laisse voir leur obsession pour les droits traditionnels du Duché des Cornouailles.

Du point de vue discursif, chacun des trois moments de cornicitude a fourni des arguments crédibles aux élites culturelles cornouaillaises pour développer leur pensée. Une petite minorité de cette élite s'est tournée vers l'agitation nationaliste et l'affirmation culturelle. La majorité, toutefois, a résisté à la logique de la différence culturelle et a incorporé sa cornicitude culturelle avec un consentement passif dans le discours identitaire anglais. Sur le plan matériel, chacun des trois moments de cornicitude peut être associé à des changements socioéconomiques importants qui ont mis en place les conditions structurelles à la base des discontinuités dans le discours identitaire cornouaillais. L'exemple des Cornouailles donne des munitions autant à l'interprétation perrenialiste qu'à l'interprétation moderniste, même s'il cause régulièrement des maux de tête aux nationalistes cornouaillais contemporains.

#### NOTES ET RÉFÉRENCES

1. John Morrill, « The British problem, c.1534-1707 », dans Brendan Bradshaw and John Morrill (dir.), *The British problem, c.1534-1707: State Formation in the Atlantic Archipelago*, Macmillan, Basingstoke, 1996, p. 1-38.
2. Bernard Crick, « An Englishman considers his passport », dans Neil Evans (dir.), *National Identity in the British Isles*, Coleg Harlech, 1989.
3. Tom Nairn, *After Britain: New Labour and the Return of Scotland*, London, Granta, 2000, p. 14.

4. Bryan Ward-Perkins, «Why did the Anglo-Saxons not become more British?», *English Historical Review*, CVX, 462, 2000, p. 513-33.
5. Christopher Bryant, *The Nations of Britain*, Oxford, Oxford University Press, 2006, 230 p.
6. Anthony D. Smith, *Nations and Nationalism in a Global Era*, Cambridge, Polity Press, p. 97.
7. Mark Stoyale, «The dissidence of despair: rebellion and identity in early modern Cornwall», *Journal of British Studies*, no. 38, 1999, p. 423-44.
8. Anthony Smith, *Nationalism and Modernism*, Routledge, 1998, p. 159-65.
9. Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism: A Critical Introduction*, Palgrave, Basingstoke, 2000, p. 58.
10. Krishan Kumar, *The Making of English National Identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 224 p.
11. John Hutchinson, *The Dynamics of Cultural Nationalism: The Gaelic Revival and the Creation of the Irish Nation State*, Londres, Allen and Unwin, 1987, p. 35.
12. Herman Merivale, «Cornwall», *The Quarterly Review*, no. 102, 1857, p. 289-329.
13. Wilkie Collins, *Rambles Beyond Railways*, Londres, Richard Bentley, 1852, p. 70.
14. Voir Walker Connor, «When is a nation?», *Ethnic and racial Studies*, no. 13, 1990, p. 92-103 qui défend l'identification des masses avec la nation. Pour d'autres exemples d'une identité cornouaillaise populaire au début du XIX<sup>e</sup> siècle voir Bernard Deacon, «The reformulation of territorial identity: Cornwall in the late eighteenth and nineteenth centuries», unpublished Ph. D. thesis, Open University, 2001, p. 103-24.
15. Gerhard Brunn, «Historical consciousness and historical myths», dans Andreas Kappeler (dir.), *The Formation of National Elites*, Aldershot, Dartmouth Publishing, 1992, p. 327-38; Anthony D. Smith, *The Ethnic Origin of Nations*, Blackwell, Oxford, 1986, p. 32.
16. William Borlase, *Antiquities Historical and Monumental of the County of Cornwall*, Londres, Bowyer and Nichols, 1769, p. 40.
17. Fortescue Hitchins and Samuel Drew, *The History of Cornwall*, Helston, William Penaluna, 1824, 725 p.
18. Cité dans Paul Newman, *The Meads of Love: The Life and Poetry of John Harris*, Redruth, Dyllansow Truran, 1994, p. 27.
19. Bernard Deacon, «The hollow jarring of the distant steam engines images of Cornwall between West Barbary and delectable Duchy», dans Ella Westland (dir.), *Cornwall: The Cultural Construction of Place*, Penzance, Patten Press, 1997, p. 7-24.
20. Sidney Pollard, *Peaceful Conquest: the Industrialisation of Europe 1760-1970*, Oxford, Oxford University Press, 1981, p. 14.
21. Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, Oxford, Blackwell, 1993.
22. Merivale, «Cornwall », *op. cit.*, p. 302.
23. Charles Barham, «President's Address», *Journal of the Royal Institution of Cornwall* 43, 1861, p. 15-16.
24. Wladislaw Lach-Szyrma, *the Bishopric of Cornwall: a letter to W. E. Gladstone*, Truro, J. R. Netherton, 1869, p. 8.
25. Philip Payton, *The Making of Modern Cornwall*, Redruth, Dyllansow Truran,

- 1992, p. 119-38.
26. Jane Korey, *As we belong to be: the ethnic movement in Cornwall*, England, unpublished Ph. D. thesis, Brandeis University, 1992.
  27. Voir aussi Malcolm Chapman, *The Celts: The Construction of a Myth*, Londres, Macmillan, 1992.
  28. *West Briton*, 28 Septembre 1882.
  29. *West Briton*, 10 Novembre 1881.
  30. *West Briton*, 5 Janvier 1882.
  31. *West Briton*, 5 Octobre 1882.
  32. *West Briton*, 10 Novembre 1881.
  33. Simon Trezise, «The Celt, the Saxon and the Cornishman: stereotypes and counter-stereotypes of the Victorian period», dans Philip Payton (dir.), *Cornish Studies Eight*, Exeter, University of Exeter Press, 2000, p. 54-68.
  34. Mark Stoye, *West Britons: Cornish Identities and the Early Modern British State*, Exeter, University of Exeter Press, p. 157-80.
  35. Philip Payton, «Inconvenient peripheries: ethnic identity and the “United Kingdom estate” — the cases of “protestant Ulster” and Cornwall», dans Ian Hampsher-Monk and Jeffrey Stanyer (dir.), *Contemporary Political Studies*, Belfast, Political Studies Association, 1996, p. 395-407.
  36. Sharon Lowenna, «“Noscitur a sociis”: Jenner, Duncombe-Jewell and their milieu», dans Philip Payton (dir.), *Cornish Studies Twelve*, Exeter, University of Exeter Press, p. 61-87.
  37. Pierre Bourdieu, *Language and Symbolic Power*, Cambridge, Polity Press, 1991.
  38. Philip Payton, *A. L. Rowse and Cornwall: A Paradoxical Patriot*, Exeter, University of Exeter Press, 2005.
  39. Pour l’histoire du MK voir Bernard Deacon, Dick Cole and Garry Tregidga, *Mebyon Kernow and Cornish Nationalism*, Cardiff, Welsh Academic Press, 2003.
  40. Pour les changements sociaux de la période d’après-guerre voir Bernard Deacon, *Cornwall: A Concise History*, Cardiff, University of Wales Press, 2007, p. 207-234.
  41. Charles Thomas, *The Importance of Being Cornish in Cornwall*, Redruth, Institute of Cornish Studies, 1973.
  42. Amy Hale, «Representing the Cornish: contesting heritage interpretation in Cornwall», *Tourist Studies*, no. 1, 2001, p. 185-96.
  43. Ian Saltern, *Cornish National Minority Report 2*, Truro, Cornwall Council, 2011, p. 8. Voir aussi Joanie Willetts, «Cornish Identity: Vague Notion or Social Fact?», dans Philip Payton (dir.), *Cornish Studies: Sixteen*, Exeter, University of Exeter Press, 2008, p. 183-205.
  44. Par exemple John Angarrack, *Our Future is History: Identity, Law and the Cornish Question*, Bodmin, Independent Academic Press, 2002.
  45. Liah Greenfield, *Nationalism: Five Roads to Modernity*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1992, p. 16.